

## Chevaliers noirs et chevaliers blancs

Moment calme et frais, enfin, au bord de la plage rochelaise de la Palisse. C'est le 20 juillet, jour d'action des Soulèvements de la Terre. Sur ma gauche, le chevalier noir qui m'a repéré dans ma blouse de chimie de chevalier blanc s'adresse à moi :

« T'es scientifique ?

- Oui, j'suis dans le groupe des Scientifiques en Rébellion. De Grenoble.

- C'est vraiment important que vous soyez là vous savez. »

Cette affirmation me désarçonne. Moment de flou... Je réponds bêtement que c'est aussi important que eux et elles soient là.

En fait j'avais envie de lui dire que ce n'est pas juste « important » mais qu'ils et elles ont peut-être sauvé la vie, en tout cas évité de nombreuses souffrances inutiles, à nombre d'entre nous. Et que moi, comparativement, je ne fais rien. Que leur présence est essentielle. Que la mienne est superficielle. Que pendant qu'ils prennent les coups, risquent leur peau pour nous protéger et ensuite se voir insulter publiquement comme une bande d'aliéné·es et de « casseurs », nous les Scientifiques, avec la majuscule, on reste au chaud blottis dans le cortège pour une fois dans l'an qu'on sort de nos laboratoires. Nos laboratoires d'où on écrit des articles que personne ne lit. D'où on continue à faire semblant que notre travail sert le bien commun alors qu'on sait pertinemment qu'il nourrit le désastre.

Il y a quelques minutes de cela en effet, j'étais « nassé » avec tant d'autres, tel des animaux comprimés dans la bétailière, toustes gazé·es aux lacrymos et à la merci des coups de matraque des CRS dont la détermination hargneuse, presque folle, nous effraient toustes. Plusieurs d'entre nous prendront des coups qui virent à l'hématome ou à la plaie ouverte. J'échappe impuissant à cette loterie de l'arbitraire. Mais les chevaliers noirs percent dans la bétailière et infligent un barrage de bouteilles et des coups de boucliers improvisés à nos assaillants qui reculent et se calment. La charge, dont l'objectif est de meurtrir nos chairs et notre moral, de nous tétaniser, de nous faire renoncer, est terminée.

Les chevaliers noirs, ce sont ceux qui poussent à fond la fenêtre d'Overton vers la révolution. Vers *l'Insurrection qui vient*. Ce sont ces figures noires encagoulées que personne n'aime, que personne ne comprend. Que même les chevaliers blancs se doivent de *ne pas* défendre face caméra. Ceux qui maintiennent un semblant de ce qu'implique vraiment la révolution. Ceux qui nous rappellent que la violence consubstantielle à « l'État » (la violence institutionnelle comme la violence répressive) n'a jamais historiquement été vaincue par les mots mais par la résistance et la riposte.

Les chevaliers blancs, ce sont ceux qui font le lien entre les thèses révolutionnaires des livres et le peuple embrumé, pommé, qui entend avec cette forme de lassitude et de fatalisme l'absurde discours progressiste des élites, sans plus y croire. Ce sont ceux qu'on aime bien ou du moins qu'on tolère, les scientifiques que Greta réclame des nations qu'elles les écoutent (ce qui à mon avis est une erreur stratégique). Ceux qui n'ont pour la plupart pas encore compris que, non, l'État ne les écouterait pas, parce que l'État n'est tout simplement pas fait pour ça. Ce sont les grands naïfs d'une élite tout aussi dirigeante que les sociopathes au pouvoir, les bâtisseurs de la technocratie, les spoliateurs du pouvoir du peuple à s'autogérer, à produire et partager ses propres savoirs (« le citoyen abdique tout pouvoir en faveur de l'expert, seul compétent » disait Illich).

Cette polarisation entre d'un côté l'extrémisme de la bien-pensance médiatiquement audible des chevaliers blancs et de l'autre l'extrémisme de l'opposition armée par des chevaliers noirs qui se font détester par le peuple fait selon moi, au milieu, le nid douillet d'un capitalisme qui n'en demande finalement pas tant. C'est ainsi qu'on en vient à dénoncer les dites « violences policières », ces supposées violences qui horripilent les chevaliers blancs et enragent les chevaliers noirs. Sauf

qu'il n'existe pas de « violences policières », sinon comme pléonasme : il existe juste « la police », il existe juste « l'État ». Comme le rappellent, et c'est fondamental il me semble, les auteurs du *Rapport sur l'utilité des guerres*, « la guerre elle-même est le système social de base à l'intérieur duquel des modes secondaires d'organisation se trouvent en conflit ou en accord. » L'état de guerre extérieure (l'armée) ou intérieure (la police, la gendarmerie) est un socle dénué de lois sur lequel peut se construire une nation, c'est-à-dire l'illusion de la démocratie et de la légalité, la société spectaculaire debordienne. Pas le contraire. La police fait son boulot. Aucun cop n'est un bâtard. Les flics suivent les non-règles régies par un état de guerre nécessaire au maintien de la croyance que les règles existent vraiment. Nul besoin de philosopher bien longtemps autour de ces affirmations, l'exposition médiatique quotidienne des massacres sur les théâtres de guerre adossés à la vaste blague des conventions de Genève, qui à elles-seules suffisent à comprendre l'illusion du vernis démocratique des « nations », fait très bien le job.

Les chevaliers blancs gueulent donc ACAB pendant les manifs et écriront des rapports sur les violences policières une fois rentrés à la maison, comme s'ils n'avaient pas encore compris ce qu'était un État. Les chevaliers noirs opposent leurs corps aux matraques mais personne d'autres qu'eux-mêmes, ou si peu, ne les comprend. Du pain béni pour l'État qui se nourrit finalement plus des semi-révoltes des écoterroristes qu'il ne les craint. Preuve en est, le retour médiatique, réduit à une alliance de casseurs et d'écologistes heureusement contenue par les forces de l'ordre, est sans appel.

Pour gagner face à l'État mexicain et les multiples milices qui les déciment, les peuples autochtones, du haut de leur expérience multi-séculaire, ne sont pas divisés en chevaliers blancs et chevaliers noirs, ils et elles font front commun. Ils et elles menacent par exemple l'État de polluer l'ensemble des eaux des villes et d'y laisser leur vie au passage. L'État plie. Parce qu'il n'est ni blancs ni noirs ici mais un seul peuple uni et engagé de manière égale et solidaire.

Il me semble qu'il faille plus que jamais que chevaliers blancs et chevaliers noirs fassent chez nous aussi front commun. Que les uns arrêtent de se plaindre des vitres pétées par les autres, effet de bord si ridicule face à l'horreur mondialisée. Que l'exposition de chacun·e soit total, qu'aucun plan de fuite confortable ne soit mis en place par les un·es, nombreux·ses, tandis que les autres, peu nombreux·ses en comparaison, prennent gratuitement la foudre et peuvent tout perdre.